Les Secrets de l'Ombre



HISTOIRE INÉDITE DARK ROMANCE

ZARIA VANE

« Certaines ombres ne cherchent pas à vous étouffer.
Elles vous apprennent simplement à régner sur vos ténèbres. »

LES SECRETS DE L'OMBRE

Roman Inédit Dark Romance — Édition Club VIP

AVERTISSEMENT AU LECTEUR (TRIGGER WARNINGS)

Cet ouvrage est une Dark Romance destinée exclusivement à un public averti (+18). Il comporte des scènes sensuelles explicites, des situations de captivité sous haute tension et des scènes d'action criminelle armée.

© 2026 Zaria Vane. Tous droits réservés.
Toute reproduction ou diffusion sans autorisation écrite est formellement interdite.
Dépôt légal : Octobre 2026
Édition exclusive offerte aux membres du Club VIP.

ZARIA VANE

LES SECRETS DE L'OMBRE

Quand deux prédateurs réclament la même étincelle



« Pour celles qui n'ont pas peur de marcher avec les monstres.
Pour celles qui refusent de baisser les yeux.
Et pour celles qui savent que l'ombre est parfois le plus beau des refuges. »

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE : LA TANIÈRE DES LOUPS

Prologue — Le Sceau de Minuit

Chapitre 1 — La Cage d'Acier

Chapitre 2 — Le Pacte du Sang

Chapitre 3 — Les Griffes du Loup

Chapitre 4 — L'Œil du Maître

DEUXIÈME PARTIE : LE BAL DES OMBRES

Chapitre 5 — La Peau et le Poison

Chapitre 6 — Le Bal des Ombres

Chapitre 7 — Tempête de Plomb

TROISIÈME PARTIE : LE SANCTUAIRE DES FLAMMES

Chapitre 8 — L'Incendie des Sens

Chapitre 9 — Nuit Écarlate

QUATRIÈME PARTIE : LE RÈGNE DES TÉNÈBRES

Chapitre 10 — Le Choix des Armes

Chapitre 11 — La Reine de l'Ombre

Épilogue — L'Empire des Cendres

ANNEXES EXCLUSIVES : LES DOSSIERS DU CERCLE VIP

Postface — Note Secrète de l'Auteure

Dossier VIP — Les Dossiers Secrets de l'Olympe Noir

Club Privé — Rejoindre le Cercle VIP

PREMIÈRE PARTIE

LA TANIÈRE DES LOUPS

❖ ❖ ❖

« On ne capture pas une panthère pour l'apprivoiser.
On la capture pour qu'elle vous apprenne à chasser. »

PROLOGUE

LE SCEAU DE MINUIT

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« On ne vole pas le diable sans s'attendre à ce qu'il vienne réclamer les intérêts en chair et en sang. »

La pluie de décembre s'abattait avec une fureur méthodique contre les parois de verre et d'acier de la tour Altaïr. Suspendue à quarante-sept étages au-dessus du bitume genevois dans mon baudrier d'escalade tactique, je ne faisais qu'un avec les ténèbres. Les bourrasques glaciales venues du lac Léman giflaient mon visage, faisant claquer les cordages en aramide contre mes cuisses, mais mes mains restaient immobiles, gantées de cuir fin sur les poignées de rappel.

En contrebas, la ville ressemblait à un circuit imprimé noyé sous les brumes : des traînées jaunes de taxis pressés, les reflets métalliques des berlines de diplomates glissant le long des quais, et le halo ouaté des palaces où les fortunes du monde entier dormaient d'un sommeil artificiel. Elles ne

savaient rien des prédateurs qui rôdaient au-dessus de leurs têtes pour dépouiller leurs coffres-forts les plus jalousement gardés.

Je m'appelais Mila Laurent. Pour la brigade financière de Berne et les services d'Interpol, j'étais le fantôme de la rive droite : une cambrioleuse d'élite insaisissable dont on ne connaissait ni le vrai visage, ni la voix, ni l'empreinte génétique. On m'attribuait les casses les plus audacieux de la décennie : le vol des émeraudes des Romanov à Zurich, la disparition des obligations au porteur du consortium de Francfort, et l'effacement pur et simple des registres fiscaux secrets d'un cartel d'Anvers.

Mon père avait été l'un des plus illustres maîtres-serruriers d'Europe avant de sombrer dans les dettes de jeu et la déchéance des cercles clandestins. C'était lui qui m'avait appris, dès l'âge de dix ans, à écouter chanter les goupilles de laiton dans le noir absolu, à distinguer le clic soyeux d'un rotor suisse du claquement sec d'une gâche américaine. « Une serrure n'est pas un obstacle, Mila », me répétait-il souvent en guidant mes petits doigts d'enfant sur les mécanismes d'horlogerie, « c'est une invitation intime que le propriétaire adresse à celui qui sait écouter son secret. »

Mais lorsqu'il s'était tiré une balle dans la tempe dans son atelier marseillais en ruine, il ne m'avait laissé que deux choses : un gouffre de trois millions d'euros auprès des créanciers les plus vicieux de la Riviera, et un petit frère de neuf ans, Nathan, le regard terrifié et les joues trempées de larmes.

Depuis ce jour funeste, ma vie n'avait été qu'une course d'obstacles contre la tombe. Chaque serrure forcée était un mois de loyer payé pour l'internat de Nathan ; chaque diamant revendu au marché noir de Rotterdam finançait ses manuels scolaires et ses professeurs particuliers. Aujourd'hui, Nathan avait dix-neuf ans, étudiait la médecine à Lausanne avec les félicitations de ses doyens, et ne se doutait pas une seule seconde que sa sœur aînée passait ses nuits suspendue au bout d'un câble d'acier dans l'ouragan.

Ce soir, ce n'était pourtant pas pour des joyaux que j'infiltrais la tour Altaïr. C'était pour un disque dur quantique scellé dans la chambre forte privée du penthouse sommital.

Ce penthouse appartenait à la dynastie De Sanctis. Le syndicat criminel le plus redouté d'Europe centrale, dont les tentacules s'étendaient des chantiers navals de la mer Noire

jusqu'aux banques privées du canton de Vaud. Deux frères régnaient sur cet empire forgé dans le sang et l'acier : Adrian De Sanctis, l'aîné, un stratège au sang-froid assassin qui blanchissait des milliards d'un coup de crayon sur mesure, et Dario De Sanctis, le cadet, une force de frappe colossale dont la simple réputation de brutalité faisait capituler des cartels rivaux entiers.

S'attaquer aux De Sanctis équivalait à signer son propre arrêt de mort en lettres de feu. Mon receleur habituel m'avait suppliée à genoux de refuser le contrat, tremblant comme une feuille d'automne dans l'arrière-boutique de son magasin d'antiquités. Mais un mystérieux commanditaire anonyme m'avait promis cinq millions de francs suisses pour ce disque : la somme exacte dont j'avais besoin pour solder les dernières hypothèques de mon père et mettre Nathan définitivement à l'abri du besoin jusqu'à la fin de son internat.

D'un coup de rein précis, je me balançai vers la corniche en saillie du quarante-septième étage. Mes semelles de caoutchouc adhérèrent au granit mouillé sans le moindre bruit. Je dégainai ma ventouse à dépression pneumatique et mon cutter thermique au plasma miniature. La baie vitrée du penthouse n'était pas seulement blindée : elle était traversée

par un maillage de micro-capteurs de pression reliés directement à la sécurité centrale du bâtiment.

— Voyons voir ce que valent les ingénieurs suisses face à une artiste marseillaise, murmurai-je entre mes lèvres rougies par le froid mordant.

Je branchai mon boîtier de dérivation sur la prise de maintenance extérieure dissimulée sous le bandeau d'aluminium. Mes doigts pianotèrent sur l'écran tactile avec une dextérité chirurgicale. Les lignes de code défilèrent en vert fluo sur mes rétines. Un signal sonore étouffé me confirma le gel de la boucle d'alarme pour exactement huit minutes et trente secondes.

La lame au plasma entra dans le verre feuilleté dans un grésillement d'ozone. Une odeur âcre de polymère brûlé monta dans l'air saturé d'eau. En trois minutes d'une concentration absolue où chaque respiration était comptée, je découpai un cercle parfait de soixante centimètres de diamètre. Je retirai la galette de verre à l'aide de la ventouse et me faufilai à l'intérieur du salon avec la souplesse féline d'une panthère noire.

Le silence de la suite était lourd, épais, presque funèbre. L'odeur du dehors laissa place à des senteurs aristocratiques de cire d'abeille ancienne, de cuir de Cordoue et de boiseries précieuses. Mes bottes souples touchèrent la laine d'un tapis persan d'un rouge carmin profond.

La chambre forte était dissimulée derrière un panneau de chêne sombre dans la vaste bibliothèque adjacente. Je m'agenouillai devant le coffre-fort mural à rotor triple. C'était un chef-d'œuvre de la maison Fichet-Bauche, renforcé au carbure de tungstène. J'enfonçai mes aiguilles de décodage dans la serrure à goupilles tout en posant la sonde acoustique contre le métal.

Chaque clic dans mon oreillette était une symphonie. Un clic... deux clics... alignement des disques magnétiques...

Un déclic pneumatique sourd résonna. La lourde porte d'acier trempé s'ouvrit avec une fluidité insolente, libérant une bouffée d'air climatisé et sec. Le disque dur en carbone reposait au centre d'une niche de velours cramoisi.

— Trop facile, soufflai-je en tendant la main pour empocher le boîtier.

C'est à cet instant précis qu'un bruit minuscule me glaça le sang : le cliquetis métallique, sec et distinct d'un briquet de luxe que l'on referme d'un coup de pouce.

Puis, deux lustres colossaux en cristal de Murano s'allumèrent d'un coup, inondant la vaste pièce d'une clarté dorée et brutale.

Une voix grave s'éleva de l'obscurité du corridor adjacent :

— Facile, peut-être, petite louve. Mais entrer dans la tanière du loup n'a jamais été la partie la plus difficile du travail. En ressortir vivante... voilà le véritable tour d'artisan.

CHAPITRE 1

LA CAGE D'ACIER

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Le piège le plus mortel n'est pas celui qui vous blesse : c'est celui qui vous regarde droit dans les yeux en souriant. »

La lumière crue me brûla les rétines. Mes pupilles dilatées par l'obscurité se contractèrent douloureusement. En une fraction de seconde, mon entraînement prit le dessus : je pivotai sur la pointe de mes bottes, la main droite plongeant vers mon holster d'épaule pour dégainer mon Glock 19 miniature silencieux.

Je n'eus pas le temps de libérer la culasse.

Une masse titanesque me percuta de plein fouet, fauchant mes jambes avec une brutalité animale. L'impact m'expulsa contre le bureau en acajou massif. Mon arme m'échappa des mains, glissant sur le parquet avant de disparaître sous un canapé en cuir.

L'air fut expulsé de mes poumons dans un sifflement rauque. Avant même que je ne puisse esquisser un geste de défense, un avant-bras lourd comme une poutre d'acier s'abattit sur ma trachée, me clouant au sol avec une force écrasante. Mon dos était écrasé contre le tapis persan, chaque muscle tétanisé par la violence de la prise.

— Ne bouge pas d'un millimètre, petite vipère, gronda une voix de basse si profonde qu'elle fit vibrer mes côtes meurtries. Ou je te brise la nuque avant que tu n'aies le temps d'ouvrir la bouche.

Je clignai des yeux, luttant pour aspirer un filet d'air. Mon agresseur était une armoire vivante. Bâti comme un gladiateur moderne dans un treillis noir moulant, les épaules si larges qu'elles masquaient la moitié du salon. Son visage taillé à la serpe était barré d'une cicatrice nette sur la pommette droite, ses cheveux noirs coupés très court, et ses yeux... deux gouffres d'obsidienne brûlant d'une lueur sauvage et prédatrice.

Dario De Sanctis. Le monstre en personne.

Ses genoux colossaux encadraient mes hanches, son poids m'immobilisant totalement. Sa main droite, gantée de cuir

tactique, enserra ma gorge avec une fermeté dosée : pas assez pour m'asphyxier, mais suffisamment pour que chaque déglutition me rappelle son emprise absolue. Ses doigts étaient chauds, puissants, capables d'écraser du béton.

— Dario. Laisse-la respirer. Nous avons besoin de sa voix avant de décider de ce que nous ferons de son corps.

Cette seconde voix résonna avec un calme impérial, veloutée, aristocratique, et pourtant infiniment plus terrifiante que les grognements de Dario.

Un homme d'une trentaine d'années s'avança lentement depuis l'embrasure de la porte vitrée menant à la terrasse. Il portait un costume trois pièces en laine d'un bleu nuit impeccable, taillé par les meilleurs artisans de Savile Row, surmonté d'une cravate de soie sombre tenue par une épingle en onyx. Grand, élancé mais athlétique, les cheveux châtains foncés coiffés en arrière avec une précision millimétrée, il tenait un verre de cristal contenant deux doigts d'un whisky tourbé.

Adrian De Sanctis. Le Don. Le cerveau froid derrière l'empire.

Ses yeux gris d'acier, glacials et perçants comme des lames chirurgicales, se posèrent sur moi. Il n'y avait dans son regard ni haine, ni colère, ni surprise. Seulement la fascination hautaine d'un maître observant une prise rare prise au piège de son filet.

— Le Fantôme de la rive droite en personne, dit Adrian d'un ton soyeux en portant le cristal à ses lèvres. Trois ans qu'Interpol fouille les poubelles de Genève pour trouver une trace de toi. Et voilà que tu viens frapper directement à notre porte un soir d'orage.

Dario desserra légèrement son étreinte sur ma gorge, mais son genou resta fermement appuyé contre mon sternum. Je toussai, reprenant une goulée d'air qui brûla mes voies respiratoires comme de l'acide.

— Allez vous faire foutre, crachai-je en relevant le menton avec toute l'insolence dont j'étais capable.

Un sourire amusé étira les lèvres minces d'Adrian. Il s'approcha à pas mesurés, ses souliers cirés ne faisant aucun bruit sur le tapis. Il s'arrêta à quelques centimètres de ma tête, s'accroupit lentement et posa son verre sur le rebord de marbre de la cheminée.

— Du venin. J'apprécie le courage chez ceux qui n'ont plus aucune carte en main.

De ses doigts longs et aristocratiques, il saisit la fermeture éclair de ma cagoule thermique en néoprène. D'un geste fluide, il fit coulisser le curseur vers le bas et dégagea le tissu de mon visage. Ma longue chevelure châtain doré se déversa en cascades ondulées sur le tapis pourpre. Mes joues étaient rougies par l'effort et la pluie, mes yeux verts étincelant d'une fureur indomptable.

Un silence soudain tomba sur la pièce. Même Dario sembla se figer. Je sentis le regard d'obsidienne du colosse s'accrocher à mes lèvres, puis descendre vers la courbe de ma gorge et la naissance de ma poitrine qui se soulevait sous ma combinaison moulante.

— Une femme, murmura Dario d'une voix rauque où perçait une note d'admiration brutale. Une gamine avec des yeux de louve sauvage.

— Une femme remarquable, corrigea Adrian sans quitter mes prunelles. Qui a réussi l'exploit de désactiver un système de sécurité Siemens de dernière génération en huit minutes. Qui t'a engagée, petite louve ? Qui a osé penser qu'on pouvait

voler les archives des De Sanctis sans finir coulé dans le béton au fond du lac ?

— Je ne parle jamais de mes commanditaires. Vous pouvez me torturer, vous n'obtiendrez aucun nom.

Adrian esquissa un rire discret, un son grave qui fit vibrer l'air tiède de la pièce.

— La torture est l'arme des esprits vulgaires, Mila Laurent. Nous savons déjà que ton employeur est Viktor Orlov. Et nous savons exactement pourquoi tu as accepté ce contrat.

Mon sang se figea instantanément dans mes veines. Mon vrai nom. Le nom d'Orlov. Comment savaient-ils ?

Adrian vit la panique traverser mon regard et son sourire s'élargit, triomphant et impitoyable. Il sortit de sa poche un fin médaillon en argent que son frère venait de décrocher de mon cou.

— Mila Laurent, 23 ans. Fille du défunt serrurier d'art Henri Laurent. Et sœur aînée d'un brillant étudiant en médecine à Lausanne nommé Nathan. Un très joli garçon, studieux, qui ignore sans doute que chaque semestre de ses

études est financé par le cambriolage des coffres de nos partenaires.

— Ne touchez pas à Nathan, sifflai-je, mes ongles essayant de griffer le sol, mon cœur battant la chamade dans ma poitrine. Si vous lui faites le moindre mal, je vous égorgerai pendant votre sommeil.

Dario ricana, resserrant sa poigne sur mes poignets d'une pression qui me fit haleter :

— J'aimerais bien te voir essayer, mon cœur. Mais pour l'instant, c'est toi qui es clouée au sol sous mes cuisses. Et ton pouls bat à cent quarante à la minute sous mes doigts.

Dario passa alors ses mains géantes sur mes bras, mes hanches et le long de mes cuisses dans une fouille méthodique qui fit s'embraser ma peau sous le néoprène. Ses paumes chaudes palpèrent chaque courbe avec une précision experte.

— Propre, gronda Dario en retirant une dague de céramique de ma botte gauche. Juste cette petite lame et son courage insensé.

Adrian prit mon verre de whisky, en but une gorgée et me tendit le reste :

— Bois une gorgée, Mila. Tu as besoin de réchauffer ton sang avant de prendre la route.

D'un coup de tête rageur, je renversai le verre qui se brisa sur le marbre. Adrian ne cilla pas. Il s'essuya simplement le dos de la main d'un geste impérial :

— Magnifique. J'avais peur que tu sois trop facile à dompter. L'hélicoptère nous attend sur le toit. Ce soir, Mila, tu quittes Genève. Bienvenue dans l'antichambre des enfers.

CHAPITRE 2

LE PACTE DU SANG

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Le diable ne vous demande pas votre âme par la force : il vous offre une cage dorée dont vous ne voudrez plus jamais sortir. »

La nuit s'était consumée dans le grondement étouffé d'un hélicoptère biturbine. Les mains entravées dans des menottes en polymère noir, les yeux bandés par un masque de soie opaque, j'avais senti l'appareil s'élever au-dessus du Léman avant de piquer vers le sud-est, en direction des massifs alpins.

Pendant tout le vol, j'avais senti la présence écrasante de Dario assis sur la banquette à mes côtés. Son épaule massive effleurait la mienne à chaque trou d'air, dégageant une chaleur fauve qui m'empêchait de sombrer dans l'engourdissement. De l'autre côté, le parfum de vétiver d'Adrian flottait dans l'air pressurisé de la cabine, rappelant la vigilance glaciale du Don.

Quand le bandeau me fut enfin retiré, je clignai des paupières sous l'éclat flamboyant d'un feu de cheminée monumental. La pièce était colossale, construite en blocs de granit taillé et en poutres de mélèze centenaire. De vastes baies vitrées blindées offraient un panorama vertigineux sur un cirque de pics enneigés illuminés par les étoiles d'hiver.

L'Olympe Noir. La forteresse secrète des De Sanctis dans le Valais suisse.

J'étais assise sur un fauteuil en cuir capitonné couleur havane. Face à moi, de l'autre côté d'une immense table en chêne massif garnie d'argenterie et de cristal taillé, Adrian De Sanctis savourait une tranche de bœuf maturé avec la nonchalance d'un prince en son château. À sa gauche, Dario se tenait debout près de l'âtre, torse moulé dans un t-shirt noir sans manches révélant des bras monstrueux tatoués d'entrelacs celtiques et d'épines sombres.

— Mange, Mila, dit Adrian d'une voix calme en désignant d'un geste poli l'assiette fumante posée devant moi. Tu as perdu beaucoup d'énergie cette nuit. Et nous avons une longue discussion à mener.

Mes poignets étaient encore marqués par la pression des entraves. Je croisai les bras sur ma poitrine, refusant de toucher aux couverts d'argent.

— Je ne mange pas avec mes ravisseurs. Dites-moi ce que vous voulez de moi et abattez-moi si c'est ce que vous avez prévu. Mais épargnez-moi cette comédie aristocratique.

Dario laissa échapper un grognement amusé en s'approchant de la table. Ses pas lourds faisaient résonner le plancher. Il s'arrêta juste derrière mon fauteuil, posant ses deux paumes géantes sur le dossier en cuir. Sa présence me submergea instantanément : une onde de chaleur corporelle masculine, mêlée à une odeur de bois de santal, de tabac blond et de danger pur.

— Elle a du cran, gronda Dario, son souffle chaud caressant le haut de ma nuque et faisant se hérisser les poils de mes bras. La plupart des hommes pleurent à genoux dès qu'ils franchissent le seuil de cette bâtisse.

— Mila sait que les larmes ne rachètent aucune dette, intervint Adrian en reposant sa fourchette d'argent avec une lenteur calculée. Elle sait que la seule monnaie valable dans notre monde est la compétence. Et le sang.

Adrian me servit un verre de vin rouge d'un grand cru toscan :

— Ton père était un génie des serrures, Mila. Mais c'était un piètre homme d'affaires. Il s'est laissé dévorer par des usuriers de troisième zone parce qu'il croyait encore en l'honneur des voleurs. Dans notre monde, l'honneur ne s'achète pas : il s'impose par la force des armes et la suprématie de l'esprit.

Adrian poussa vers moi un dossier en cuir noir frappé de ses armoiries personnelles : une vipère enlacée autour d'une dague d'argent.

— Ouvre-le, ordonna-t-il doucement.

Mes doigts tremblèrent légèrement tandis que j'ouvrais le classeur. À l'intérieur, des photographies haute définition d'un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris coupés ras, le regard vicieux et la mâchoire carrée : Viktor Orlov. À côté, des plans architecturaux détaillés, des organigrammes de sécurité et des listes d'actifs bancaires dissimulés dans des paradis fiscaux.

— Viktor Orlov a orchestré l'assassinat de notre père il y a cinq ans à Bucarest, expliqua Adrian, son regard gris se nuançant d'une noirceur insondable. Depuis, il a bâti son cartel sur les cadavres de nos alliés. Mais la semaine prochaine, Orlov organise une vente aux enchères privée ultra-exclusive dans les salons souterrains du Grand Hôtel Dolder à Zurich. Il y vendra un registre de comptes crypté contenant les identités de tous ses réseaux de blanchiment en Europe.

— Vous voulez que je vole ce registre, compris-je aussitôt.

— Pas seulement, répondit Dario depuis mon dos, sa main descendant pour frôler l'arrondi de mon épaule d'une caresse presque possessive. Tu vas infiltrer la vente avec Adrian comme sa compagne officielle. Tu accéderas à la chambre forte privée pendant qu'Orlov et ses gardes seront occupés avec nous. Tu copieras le registre, tu effaceras les sauvegardes, et tu nous ouvriras les portes de secours pour que nous puissions exterminer Orlov et son état-major sans qu'aucun témoin ne s'échappe.

Un frisson glacé me parcourut l'échine. C'était une mission suicide. Une opération commando au cœur même de la

gueule du loup.

— Et si je refuse ? demandai-je d'une voix que j'espérais ferme.

Adrian posa ses deux coudes sur la table, croisant ses doigts sous son menton. Son regard devint glacial comme la banquise.

— Si tu refuses, nous transmettrons à la police judiciaire fédérale les preuves irréfutables de tes huit derniers cambriolages. Ton frère Nathan sera expulsé de sa faculté de médecine ce matin même, et les créanciers marseillais de ton père apprendront exactement où le trouver.

— Ne touchez pas à Nathan ! criai-je en me levant d'un bond, renversant presque ma chaise.

En un éclair, la main gigantesque de Dario jaillit et m'attrapa par la nuque, me repoussant fermement contre le cuir du fauteuil sans la moindre brutalité excessive, mais avec une puissance implacable qui m'interdit tout mouvement.

— Calme-toi, petite louve, murmura Dario contre mon oreille, ses lèvres effleurant mon lobe avec une audace qui m'arracha un soupir étranglé. Personne ne touchera à ton

frère si tu obéis à nos règles.

Adrian se leva à son tour. Il contourna la table et vint s'arrêter devant moi. Il se pencha, son visage à quelques centimètres du mien. Ses yeux d'acier scrutaient mon âme, cherchant la moindre faille dans ma carapace.

— Si tu réussis cette mission, continua Adrian d'une voix basse et magnétique, nous effacerons toutes tes traces dans les bases de données d'Interpol. Nous verserons cinq millions de francs suisses sur un compte intouchable au nom de Nathan. Et tu auras le choix : partir où tu veux sur cette terre avec une nouvelle identité... ou rester ici, avec nous.

— Pourquoi voudrais-je rester avec deux monstres dans votre genre ? crachai-je.

Le sourire d'Adrian fut une promesse vénéneuse.

— Parce que tu es des nôtres, Mila. L'ombre coule dans tes veines autant que dans les nôtres. Et d'ici la fin de cette semaine, tu ne voudras plus jamais vivre dans la lumière ordinaire des lâches.

CHAPITRE 3

LES GRIFFES DU LOUP

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Le combat à mains nues n'est qu'une danse où l'on apprend à quel point la chair de l'autre est fragile... et nécessaire. »

Le sous-sol de l'Olympe Noir abritait une salle d'entraînement digne d'un complexe militaire d'élite. Les murs en béton banché étaient garnis de râteliers d'armes automatiques, de poignards de combat tactiques et de cibles électroniques. Au centre de la pièce, un vaste tatami de cuir noir délimitait l'arène de combat.

Il était sept heures du matin. Vêtue d'une brassière de sport grise et d'un legging noir qui moulaient chacune de mes formes, j'achevais ma séance d'étirements sur le bord du tapis. Mes muscles étaient encore douloureux de ma capture de la veille, mais mon orgueil m'interdisait de montrer la moindre faiblesse.

Une porte métallique claqua lourdement. Dario entra dans la salle.

Il était torse nu, portant seulement un pantalon de combat sombre et des bandages de boxe enroulés autour de ses poignets épais. La vue de sa musculature me coupa le souffle un bref instant : des trapèzes colossaux, des pectoraux massifs striés de cicatrices anciennes, et ces tatouages d'épines noires qui serpentaient depuis ses reins jusqu'à la base de son cou d'ours. Il transpirait déjà d'une séance de musculation préalable, sa peau dorée luisant sous les néons blancs.

— En piste, Mila, lança-t-il en sautillant légèrement sur place pour échauffer ses chevilles. Voyons ce que valent tes réflexes quand tu n'as pas de câble pour t'enfuir par les toits.

Je me relevai d'un bond agile, secouant mes cheveux attachés en une tresse serrée.

— Vous voulez vraiment danser avec moi, De Sanctis ? raillai-je en adoptant une garde de krav-maga basse et mobile. Ne venez pas vous plaindre si je vous casse le nez.

Un ricanement rauque franchit ses lèvres charnues.

— Viens essayer, mon cœur.

Je n'attendis pas son invitation. D'un pas chassé fulgurant, je réduisis la distance et décochai un direct du gauche feinté, immédiatement suivi d'un coup de pied circulaire vicieux visant sa tempe gauche. Mon pied fendit l'air à une vitesse foudroyante... mais le bras droit de Dario monta avec une précision chirurgicale, bloquant mon tibia de son avant-bras dur comme du chêne.

L'onde de choc me fit grincer des dents. Avant que je ne puisse rétracter ma jambe, sa main gauche se referma sur ma cheville avec une poigne d'acier. D'une simple rotation de ses hanches, il me fit pivoter dans les airs et me balança sur le tatami.

Je roulai sur l'épaule et me remis immédiatement sur mes pieds, le souffle court mais les yeux étincelants de rage.

— Pas mal, gronda-t-il en avançant vers moi d'un pas félin et mesuré. Mais tu tapes comme une voleuse, pas comme une tueuse. Dans le monde d'Orlov, un garde du corps ne s'arrête pas quand tu lui touches l'épaule. Il t'attrape et il t'écrase.

— Alors montre-moi comment tu t'y prends pour m'écraser ! criai-je en me jetant de nouveau sur lui.

Cette fois, le combat devint un corps-à-corps féroce et enragé. J'enchaînai les coudées au sternum, les balayages et les frappes au foie. Dario absorbait mes coups avec une aisance insolente, parant mes attaques les plus rapides avec une économie de mouvement terrifiante. Chaque collision entre nos corps libérait une chaleur suffocante. La sueur perlait sur mon décolleté, tandis que l'odeur musquée et virile de sa peau saturait mes narines à chaque contact.

Soudain, feintant une esquive sur ma droite, je plongeai sous sa garde pour tenter une clé de bras en ciseau. Mais Dario avait anticipé mon mouvement : ses deux bras gigantesques se refermèrent autour de ma taille en un plaquage destructeur.

Nous nous écrasâmes ensemble sur le cuir du tatami dans un choc assourdissant.

En un battement de cils, Dario bascula sur moi. Son corps lourd et brûlant pesa de tout son poids sur le mien, ses cuisses écrasant mes jambes, ses avant-bras clouant mes poignets au-dessus de ma tête contre le sol. Nos visages étaient à moins de dix centimètres l'un de l'autre. Nos respirations saccadées se mélangeaient dans un souffle chaud et haletant.

— Fin du premier round, souffla Dario, ses yeux d'obsidienne brillant d'une lueur sombre, carnassière, qui me fit tressaillir jusqu'au plus profond de mes entrailles.

Ma poitrine se soulevait à un rythme frénétique contre ses pectoraux d'acier. La friction de notre sueur commune et la pression de son bassin contre le mien réveillèrent une onde de chaleur liquide et interdite dans mon bas-ventre. Mon corps trahissait chacune de mes intentions : au lieu de me débattre, mes muscles s'étaient détendus sous son étreinte écrasante.

— Lâche-moi, Dario, murmurai-je, mais ma voix manquait cruellement de conviction.

Ses yeux descendirent sur mes lèvres entrouvertes, rougies par l'effort. Sa bouche s'approcha, si près que je crus qu'il allait m'embrasser à pleine bouche sur le tatami.

— Tu as de la dynamite dans le sang, Mila, murmura-t-il d'une voix éraillée par le désir. Une petite louve sauvage... et je meurs d'envie de t'apprendre à gémir mon prénom au lieu de me cracher tes insultes.

— Dario. Cela suffit pour le corps-à-corps.

CHAPITRE 4

L'ŒIL DU MAÎTRE

❖ Point de vue : Mila ❖

❖ ❖ ❖

« Ne tire pas sur ce que tu vois. Tire sur ce que tu as décidé de détruire. »

La voix d'Adrian retentit depuis le haut des marches d'accès à la salle. Il se tenait là, impeccablement vêtu d'un pantalon de flanelle grise et d'un pull col roulé en cachemire noir, les mains dans les poches. Son regard froid et inquisiteur balaya notre position intime sur le tatami.

Dario ne bougea pas immédiatement. Il maintint la pression de son corps contre le mien pendant trois secondes d'une intensité insoutenable, me faisant sentir à quel point son érection grandissante durcissait la toile de son pantalon, avant de relâcher lentement mes poignets.

Adrian descendit les marches, tenant dans sa main droite une mallette d'armurier en fibre de carbone. Il la posa sur une table d'atelier et l'ouvrit d'un geste sec : un pistolet de tir

sportif personnalisé, un Walther Q5 Match à canon lourd et culasse allégée.

— Le combat rapproché est utile si tu te fais coincer dans un couloir, Mila, dit Adrian en me tendant l'arme désarmée. Mais à Zurich, la distance sera ton meilleur allié. Montre-moi comment tu tires.

Je saisis l'arme. Le poids équilibré, la poignée ergonomique texturée épousèrent parfaitement ma paume. J'enclenchai le chargeur garni de balles subsoniques et me positionnai face aux cibles électroniques à vingt-cinq mètres.

Avant que je ne puisse épauler, Adrian s'avança dans mon dos. Sa poitrine frôla mes omoplates, sa main gauche venant se poser sur ma hanche pour corriger mon assiette avec une autorité ferme mais voluptueuse. Son autre main remonta le long de mon bras droit, guidant mon index vers la détente.

— Respire avec le ventre, Mila, chuchota Adrian contre ma joue, son parfum de santal et d'acier m'enveloppant d'une aura envoûtante. Ne tire pas sur ce que tu vois. Tire sur ce que tu as décidé de détruire.

Son souffle chaud contre mon oreille fit monter un nouveau frisson dans mes reins. Coincée entre l'autorité glaciale d'Adrian et le regard brûlant de Dario qui m'observait depuis le tatami, je pressai la détente.

Cinq détonations étouffées claquèrent en deux secondes. Sur l'écran de contrôle numérique, cinq impacts parfaits apparurent, regroupés dans un cercle de trois centimètres au centre exact du cœur de la silhouette.

Dario siffla entre ses dents d'un air impressionné. Adrian relâcha doucement ma hanche, ses doigts s'attardant un instant sur le creux de mes reins avant de se retirer :

— Mortelle, conclut Adrian avec un demi-sourire satisfait. Le tailleur arrive de Milan cet après-midi pour ta robe de soirée de Zurich. Tu dois être parfaite, Mila. Car samedi soir... tu seras la femme la plus convoitée et la plus dangereuse de toute la Suisse.

DEUXIÈME PARTIE

LE BAL DES OMBRES

❖ ❖ ❖

« Sous les dorures de Zurich, la soie dissimule toujours le poison. »

CHAPITRE 5

LA PEAU ET LE POISON

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« On peut enfermer un fauve dans une suite dorée, mais on ne peut pas empêcher son odeur d'enflammer les chasseurs qui montent la garde. »

La nuit précédant l'opération de Zurich fut celle où toutes mes digues intérieures menacèrent de s'effondrer. Enfermée dans ma suite au premier étage de l'Olympe Noir, je tournais en rond comme une panthère en cage. Dehors, un blizzard furieux giflait les baies vitrées de la forteresse, engloutissant la montagne sous des torrents de neige poudreuse et des rafales hurlantes.

Je devais savoir si j'étais encore capable de fuir. Si mon âme m'appartenait encore, ou si le poison des De Sanctis avait déjà contaminé chacune de mes pensées.

À deux heures du matin, profitant de la relève des gardes du couloir, je passai à l'action. Avec le tournevis d'horloger

que j'avais dérobé à Adrian lors du dîner, j'avais soigneusement désactivé le contacteur magnétique du vantail gauche de la baie vitrée. Vêtue d'un pantalon de treillis noir étanche et d'un débardeur thermique sombre, je poussai le panneau de verre et me glissai sur la corniche extérieure.

Le choc thermique fut brutal. L'air à moins quinze degrés me coupa le souffle instantanément, fouettant mon visage d'aiguilles de glace acérées. La corniche en granit ne mesurait pas plus de quarante centimètres de large, recouverte d'une couche de verglas traître. En contrebas, le vide noir des gorges semblait m'appeler avec un grondement d'abîme insondable.

Je fis quatre pas prudents, le dos collé contre la pierre glacée, cherchant des yeux la gouttière technique en cuivre qui menait au toit inférieur des garages. Un pas de plus... mon pied droit dérapa sur une plaque de givre invisible.

Mon équilibre se rompit d'un coup. Mon cœur fit un bond d'effroi dans ma gorge alors que mon corps basculait dans le vide sidéral.

Une main d'acier jaillit de la tourmente et se referma sur mon poignet avec la violence d'une mâchoire de piège à loup.

L'impact m'arracha un cri de douleur. Suspendue au-dessus du gouffre, retenue uniquement par cette prise titanesque, je levai les yeux à travers les tourbillons de neige : Dario De Sanctis se tenait sur la corniche, vêtu seulement d'un pull noir à col roulé, les pieds ancrés dans le roc comme s'il faisait partie intégrante de la montagne.

D'une seule traction brutale de ses muscles dorsaux, sans la moindre hésitation, il me souleva dans les airs et me ramena sur la corniche avant de me basculer à l'intérieur de la suite chauffée d'un coup de rein surpuissant. Mes genoux heurtèrent le parquet de chêne tandis que la baie vitrée se refermait d'un coup de botte furieux dans un claquement de tonnerre.

Le silence de la chambre retomba d'un coup, brisé uniquement par nos respirations hachées. Mes tempes pulsaient d'une terreur rétrospective mêlée à une montée d'adrénaline vertigineuse.

Dario verrouilla la baie, retira ses gants trempés et les jeta au sol. Quand il se retourna vers moi, son visage était un masque de fureur démoniaque. Ses yeux d'ébène brûlaient d'une noirceur si terrifiante que mon instinct m'ordonna de

reculer sur les fesses jusqu'à heurter le montant du lit à baldaquin.

— Tu as failli faire une chute libre de deux cents mètres dans les sapins, espèce de petite folle furieuse ! gronda Dario, sa voix vibrant d'une colère sauvage qui fit trembler les pampilles du lustre. Tu voulais te suicider pour m'échapper ?

Il s'avança, imposant, titanesque, chaque pas faisant gémir le plancher sous sa masse musculaire. Il m'attrapa par les poignets et me remit debout d'une secousse impérieuse avant de me plaquer contre le chambranle en bois de la porte communicante.

— Réponds-moi, Mila ! Est-ce que tu as tellement peur de ce qui se passe entre nous que tu préfères mourir écrasée sur la roche ?

Je relevai le menton, refusant de baisser les paupières devant son regard incendiaire. Mon débardeur était trempé de neige fondue, collant à ma peau et dessinant la courbe frémissante de mes seins sous le tissu translucide.

— Je n'ai pas peur de toi, Dario ! criai-je, le souffle court, ma poitrine heurtant son torse dur comme un roc à chaque inspiration. Je ne serai jamais votre esclave ! Je ne serai jamais la marionnette docile des frères De Sanctis !

— Tu ne seras jamais une marionnette, gronda Dario, son visage descendant vers le mien jusqu'à ce que ses lèvres frôlent les miennes avec une chaleur suffocante. Tu seras notre obsession. Notre reine. Et ce soir, tu vas enfin cesser de lutter contre ce que ton propre corps réclame.

Sans me laisser le temps de répliquer, sa main droite plongea dans ma masse de cheveux mouillés, enroulant mes mèches d'un geste sec pour basculer ma tête en arrière. Sa bouche s'abattit sur la mienne avec une sauvagerie prédatrice qui m'arracha un soupir étranglé.

Ce fut une invasion brutale et incandescente. Dario m'embrassa avec la faim d'un homme qui a jeûné trop longtemps devant le festin le plus précieux. Sa langue chaude et autoritaire conquit ma bouche, dévorant mes gémissements de résistance, exigeant ma reddition totale. Mes mains montèrent pour repousser ses épaules massives... mais au contact de ses deltoïdes brûlants sous la laine, une décharge

de feu liquide explosa dans mon bas-ventre.

Mes ongles s'enfoncèrent dans sa chair à travers son pull. Au lieu de le repousser, mes bras s'enroulèrent autour de son cou, mes lèvres s'ouvrant d'elles-mêmes pour lui rendre son baiser avec la même rage affamée et désespérée. Dario poussa un rugissement rauque contre ma bouche, ses mains géantes descendant le long de ma taille pour venir empoigner fermement mes fesses et me soulever contre lui.

Je sentis la dureté colossale de son sexe érigé contre mon pubis à travers l'épaisseur de nos pantalons. Mon bassin s'arqua instinctivement contre lui dans un mouvement involontaire qui lui arracha un râle de volupté animale. Sa main glissa sous mon débardeur trempé, ses doigts calleux et chauds remontant le long de mes côtes pour venir enserrer mon sein gauche, son pouce écrasant mon téton raidi à travers la dentelle mouillée.

— Tu vois comme tu trembles sous mes mains ? murmura Dario contre mon cou, ses lèvres déposant des baisers mordants le long de ma gorge sensible. Tu dis que tu nous détestes, mais ton cœur bat comme un tambour prêt à rompre pour moi.

— Dario... suppliai-je d'une voix méconnaissable, où la fierté cédait la place à un vertige érotique dévastateur.

Il fit glisser son genou entre mes cuisses, écartant mes jambes avec une autorité sans appel pour frotter la puissance de son bassin contre mon intimité brûlante. Le frottement délibéré, appuyé, rythmé, m'arracha un sanglot de plaisir pur qui résonna dans la pénombre de la chambre.

C'est à cet instant que le cliquetis feutré d'une poignée de porte retentit.

La porte communicante avec le salon s'ouvrit lentement. Adrian se tenait sur le seuil, vêtu de son pantalon de costume et d'une chemise blanche déboutonnée au col, un verre de cristal à la main. Ses yeux d'acier gris nous observèrent sans le moindre clignement de paupière, absorbant la vue de son frère me tenant plaquée contre le bois, mes lèvres gonflées et mes yeux humides de désir coupable.

Dario ne relâcha pas sa prise immédiatement. Il tourna simplement la tête vers son aîné, une lueur de défi fraternel et de complicité sombre dans le regard.

— Elle a essayé de sauter par la fenêtre dans le blizzard, dit Dario d'une voix encore rauque de luxure.

Adrian s'avança d'un pas mesuré, son regard ne quittant pas le mien. Il s'arrêta à nos côtés, posa sa main fraîche sur ma joue brûlante, son pouce essuyant une perle de sueur qui coulait le long de ma tempe.

— Tu as risqué ta vie pour nous fuir, Mila, murmura l'aîné d'un ton d'un calme impérial mais dont chaque inflexion transpirait la possession absolue. Tu as encore beaucoup à apprendre sur la patience des De Sanctis. Dario a commencé l'incendie... mais demain soir à Zurich, après la mission, c'est moi qui réclamerai mon dû. Va dormir. Tu auras besoin de toutes tes forces pour ce qui nous attend.

CHAPITRE 6

LE BAL DES OMBRES

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Sous les dorures des grands hôtels se trament les crimes les plus parfaits. La soie dissimule toujours le poison. »

Le Grand Hôtel Dolder de Zurich se dressait comme un château féerique au sommet de la colline boisée de l'Adlisberg, dominant les lumières scintillantes de la ville et les eaux sombres et calmes du lac de Zurich. Mais ce samedi soir, la féerie des lieux n'était qu'un paravent doré jeté sur un rassemblement des criminels les plus puissants du continent européen.

Devant le miroir monumental en pied de la suite royale réservée par Adrian, je contemplais le résultat de deux heures de préparation méticuleuse. Le maître-tailleur milanais envoyé par les De Sanctis avait conçu une arme de séduction massive : une robe de soirée fourreau en soie émeraude au dos entièrement nu jusqu'au creux des reins. Le tissu fluide

épousait chaque courbe de mes hanches, tandis qu'une fente vertigineuse sur la cuisse gauche dévoilait, à chaque pas mesuré, un holster miniature en satin noir dissimulant une dague en céramique indétectable aux portiques et une clé de décodage quantique.

Mes cheveux châtains étaient savamment coiffés en un chignon sculptural faussement négligé, retenu par des épingles d'or blanc étincelantes. Mes lèvres étaient peintes d'un carmin audacieux, mes yeux verts soulignés d'un trait de khôl étiré qui me donnait le regard perçant d'une panthère en chasse.

Deux mains masculines se posèrent sur mes épaules nues. Le contact de cette paume fraîche me fit tressaillir. Dans le miroir, Adrian De Sanctis apparut derrière moi. Il portait un smoking noir Tom Ford coupé avec une perfection souveraine, une chemise de popeline immaculée et un nœud papillon en soie sauvage noué à la main. Son allure aristocratique était celle d'un empereur romain déguisé en milliardaire contemporain.

— Une perfection fatale, Mila, murmura Adrian, ses lèvres effleurant la naissance de mon cou avec une douceur

calculée qui réveilla une nuée de frissons le long de ma colonne vertébrale. Ce soir, aucun homme dans cette salle n'osera te refuser quoi que ce soit.

D'un écrin de cuir noir gravé de la dague et de la vipère, il sortit une rivière de diamants d'une eau exceptionnelle. Le froid glacial du platine contre ma gorge nue m'arracha un soupir discret. Adrian ferma le fermoir avec une lenteur sensuelle, ses doigts s'attardant sur ma carotide dont il compta les battements accélérés avec un sourire imperceptible.

*— Si la situation dégénère, chuchota-t-il contre mon oreille, le mot d'ordre d'évacuation d'urgence est *Obsidienne*. Dario est déjà infiltré au rez-de-chaussée avec une équipe tactique en civil. N'oublie jamais : tu n'es pas seule.*

Nous fîmes notre entrée dans la grande salle de bal sous les accords feutrés d'un orchestre de chambre jouant du Chostakovitch. Dès que nous apparûmes en haut du double escalier de marbre blanc, un silence quasi religieux s'abattit sur la foule des convives. Les banquiers privés, les trafiquants d'armes déguisés en diplomates et les oligarques se tournèrent d'un même mouvement.

Adrian m'offrit son bras. Sa main gantée de velours noir enserra la mienne avec une fermeté protectrice sans équivoque. À nos côtés, la foule s'écartait d'elle-même, intimidée par l'aura de danger létal que dégageait le Don de la dynastie De Sanctis.

Au centre de la piste de marbre, l'orchestre entama un tango sombre et envoûtant. Sans me laisser le temps de protester, Adrian m'entraîna au milieu du cercle. Sa main droite vint se plaquer contre la peau nue de mon dos, au creux exact de mes reins, tandis que sa main gauche verrouillait la mienne avec une autorité magistrale.

Ce tango fut un duel érotique en public. Chaque pivot, chaque glissade de nos corps s'exécutait avec une harmonie dévastatrice. Adrian me guidait avec une puissance souveraine, son regard d'acier plongé dans le mien, ne me laissant aucun répit. La fente de ma robe s'ouvrait à chaque pas, dévoilant ma jambe élancée qui frôlait le tissu de son pantalon de smoking.

— Tu danses comme tu voles, Mila, murmura Adrian tandis que nous tournions sous les reflets dorés des lustres. Avec une précision qui frôle l'insolence. Tous les hommes de

cette salle rêvent de t'arracher à mes bras. Mais ils savent que celui qui osera poser un doigt sur toi sera dépecé vivant avant l'aube.

— Vous êtes bien possessif pour un ravisseur, De Sanctis, raillai-je dans un souffle, la chaleur de son torse contre le mien m'enivrant malgré moi.

— Je ne suis pas un ravisseur. Je suis ton futur roi. Et tu le sais déjà.

Au bout de la piste, Viktor Orlov se tenait près du bar en marbre noir, entouré de quatre gardes du corps aux carrures de gorilles sous des costumes surdimensionnés. Quand ses yeux porcins croisèrent ceux d'Adrian, un rictus de haine pure déforma sa face grêlée.

— De Sanctis, lança Orlov en s'avançant avec un verre de vodka glacée. Je pensais que tu serais trop occupé à surveiller tes frontières maritimes pour honorer ma modeste invitation.

— Je ne manquerais pour rien au monde l'occasion d'assister à la liquidation de tes derniers actifs, Viktor, répliqua Adrian d'une voix polie mais aussi tranchante

qu'une guillotine.

Pendant qu'Adrian entraînait Orlov dans une joute verbale sous haute tension, captant tous les regards des agents de sécurité de la salle, je me retirai discrètement vers l'aile ouest sous prétexte de me repoudrer le nez.

Dès que je franchis la porte de service menant aux cuisines désertes à cette heure de la réception, la dame du monde s'effaça pour laisser place au fantôme de la rive droite. Je déchaussai mes talons Louboutin, les glissant dans ma pochette, et m'élançai pieds nus sur le carrelage froid du couloir technique menant aux sous-sols.

Le coffre personnel d'Orlov était protégé par un sas blindé à reconnaissance rétinienne et serrure à combinaison tournante à six cylindres, dissimulé dans l'ancien abri antiatomique du palace. Je m'agenouillai devant le boîtier métallique, sortant mes sondes piézoélectriques et mon module de pontage numérique.

Mes doigts travaillèrent avec une rapidité hallucinante. J'écoutais les micro-déclics dans mes écouteurs ultra-sensibles. Premier cylindre validé... deuxième cylindre... dérivation du signal vidéo de la caméra de surveillance...

Un déclic pneumatique sourd résonna dans le couloir de béton. La porte blindée pivota avec un souffle d'air climatisé. Sur l'étagère centrale reposait le boîtier de titane noirci contenant le registre de comptes complet de l'empire Orlov.

Je saisis le boîtier et le glissai dans le compartiment secret de ma robe de soirée.

C'est à cet instant précis qu'une première détonation sourde ébranla le plafond au-dessus de ma tête, suivie immédiatement par une rafale assourdissante d'armes automatiques.

CHAPITRE 7

TEMPÊTE DE PLOMB

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Lorsque la poudre s'enflamme, il n'y a plus de loi, plus de maîtres : seulement la bête qui survit et celle qui se vide de son sang. »

La détonation fit trembler les parois de béton du sous-sol. Les lustres de cristal à l'étage supérieur durent s'effondrer car le fracas du verre brisé résonna jusque dans les conduits techniques, accompagné des hurlements de terreur des invités en panique.

Orlov avait abattu ses cartes : il n'avait jamais voulu négocier. Il avait transformé le gala de Zurich en un abattoir pour éliminer la lignée De Sanctis.

Je remontai l'escalier de service quatre à quatre, la dague en céramique à la main. Dès que je poussai la porte battante des cuisines du palace, un mercenaire russe en treillis noir équipé d'un pistolet-mitrailleur MP5 fit irruption face à moi.

Avant qu'il n'ait pu aligner son canon sur ma poitrine, je plongeai en glissade sur le carrelage gras, plantant ma lame de céramique directement sous sa rotule droite. L'homme poussa un cri d'agonie strident et s'affaissa en avant. D'un revers de coude précis dans sa tempe, je l'éteignis net. Je ramassai son MP5, vérifiant le chargeur d'un coup d'œil expert : trente cartouches de 9mm prêtes à mordre.

Je déboulai dans la vaste cuisine industrielle de l'hôtel. L'endroit s'était mué en champ de bataille apocalyptique. L'air était saturé de fumée acre, d'odeur de poudre brûlée et d'extincteurs automatiques crachant des rideaux de vapeur blanche.

Au centre de la pièce, derrière un grand comptoir chauffant en acier inoxydable, Adrian De Sanctis ripostait avec un calme d'acier impérial. Veste de smoking déchirée sur l'épaule gauche, son Sig Sauer tirait coup sur coup avec une précision chirurgicale, abattant deux hommes d'Orlov qui tentaient de le déborder. Mais quatre autres mercenaires armés de fusils d'assaut Kalachnikov progressaient en tenaille pour le coincer dans un angle mort.

— Adrian ! hurlai-je en calant la crosse du MP5 contre mon épaule.

D'une rafale balayée en éventail, je fauchai les deux tireurs sur la droite. Leurs corps heurtèrent les chariots de vaisselle dans un vacarme monumental de porcelaine pulvérisée. Les deux derniers assaillants pivotèrent leurs canons vers moi... mais ils n'eurent pas le temps d'ouvrir le feu.

Une ombre colossale jaillit de la chambre froide comme un météore noir. Dario De Sanctis surgit, un fusil de combat Benelli M4 au poing et un couteau tactique dans l'autre main. Bâti comme un titan enragé, il pulvérisa le premier mercenaire d'une décharge de chevrotine à bout portant avant de projeter le second contre le mur carrelé dans un craquement d'os sinistre.

Dario tourna son regard vers moi, la tempe ensanglantée par un éclat de grenaille, ses yeux d'obsidienne étincelant d'une fureur protectrice colossale.

— Tu as le registre ? rugit-il par-dessus les alarmes hurlantes.

— Je l'ai ! criai-je en tapotant le boîtier de titane dissimulé sous ma robe émeraude déchirée.

Adrian surgit de derrière le comptoir d'inox, rechargeant son Sig Sauer d'un geste fluide et parfait. Ses yeux gris croisèrent les miens avec une lueur d'admiration et de soulagement farouche :

— Magnifique tir de couverture, Mila. Sortie ouest, quai de livraison !

Nous nous ruâmes vers le sas de chargement donnant sur l'arrière du palace. La nuit d'hiver était déchaînée : un blizzard épais recouvrait le bitume d'une couche glissante de neige fraîche. Un SUV blindé noir aux vitres teintées nous attendait, moteur ronflant, portières arrière déverrouillées.

Deux 4x4 d'Orlov déboulèrent sur la rampe en crissant des pneus, gyrophares éteints, les tireurs ouvrant le feu à travers les pare-brise. Des impacts de gros calibre martelèrent le blindage de notre SUV dans une gerbe d'étincelles aveuglantes.

— Montez ! ordonna Dario en nous poussant à l'intérieur de la banquette arrière. Dégagez !

Dario s'agenouilla sur le seuil de la porte latérale ouverte, épaulant son fusil de combat. En trois tirs foudroyants d'une précision monstrueuse, il fit exploser le bloc moteur du premier véhicule ennemi qui partit en tonneau sur la pente verglacée avant de s'écraser dans un mur de soutènement en flammes.

Notre chauffeur écrasa l'accélérateur. Le mastodonte de six tonnes s'arracha à la colline du Dolder, franchissant la barrière de péage brisée dans un fracas de tôle tordue avant de s'engager sur l'autoroute des Alpes à plus de cent soixante kilomètres à l'heure.

Pendant quarante kilomètres d'une course-poursuite infernale sur les lacets verglacés, le second véhicule ennemi tenta de nous envoyer dans le ravin. Les tôles blindées s'entrechoquèrent dans un vacarme assourdissant. Dario vida son chargeur sur les pneus du poursuivant, le faisant tournoyer dans un tête-à-queue incontrôlable qui le précipita par-dessus le rail de sécurité dans le gouffre noir.

Dans l'habitacle feutré du SUV, le silence retomba enfin, lourd et saturé d'adrénaline. La neige fouettait les vitres blindées, nous isolant du reste de l'humanité.

Dario était assis à ma gauche, sa respiration rauque soulevant son torse puissant, du sang noirci coulant le long de son avant-bras gauche. Adrian était assis à ma droite, son bras passé derrière mes épaules nues pour me plaquer contre son flanc d'une étreinte d'acier possessive.

Ma robe émeraude était souillée de suie et maculée de sang ennemi, ma poitrine se soulevant au rythme de mon cœur affolé. Adrian tourna mon visage vers le sien, ses lèvres fraîches se posant sur ma tempe avec une tendresse dévastatrice :

— Tu as été héroïque, Mila. Orlov est brisé. Son empire est à nous. Mais ce soir... nous allons au refuge du Simplon. C'est l'heure de sceller notre alliance.

TROISIÈME PARTIE

LE SANCTUAIRE DES FLAMMES

❖ ❖ ❖

« Dans la fournaise des corps, la reddition devient la plus haute des victoires. »

CHAPITRE 8

L'INCENDIE DES SENS

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Dans le sanctuaire des ombres, la capitulation n'est pas une défaite : c'est l'offrande suprême d'une reine qui choisit ses maîtres. »

Le refuge d'altitude était un chalet secret en rondins de cèdre centenaire et d'ardoise brute, niché au creux d'un cirque glaciaire inaccessible par les routes ordinaires au col du Simplon. À l'intérieur, un feu monumental crépitait dans l'âtre de pierre de taille, projetant une lumière ambrée et des ombres mouvantes sur les parquets sombres et les tapis de peau d'ours étalés devant la cheminée.

L'odeur de la poudre, du sang séché et de l'orage laissa lentement place à la chaleur enveloppante du bois de cèdre et de la résine de pin. Mais l'adrénaline de la fusillade, loin de s'apaiser, s'était métamorphosée en une tension charnelle dévastatrice, électrique, prête à pulvériser nos dernières barrières de retenue.

Je tremblais encore d'un reste de froid et du contrecoup nerveux de notre fuite éperdue. Mes doigts engourdis par le blizzard peinaient à délacer mes bottes de cuir trempées de neige fondue. Dario s'approcha, s'accroupit à mes pieds sans un mot, et retira mes chaussures d'une prise assurée. Ses grandes mains chaudes et rugueuses enveloppèrent mes chevilles glacées, massant ma voûte plantaire avec une délicatesse inattendue pour un homme qui venait d'abattre cinq mercenaires à bout portant.

— Tu as la peau glacée, petite louve, gronda-t-il doucement, levant ses yeux d'obsidienne vers les miens. Mais ton regard brûle encore de tout le plomb qu'on a fait voler ce soir.

— C'est toi qui saignes, Dario, murmurai-je en désignant son épaule gauche où un filet écarlate coulait le long de son biceps d'acier.

Il était assis sur un billot de bois massif près des flammes, torse nu. Une balle d'effleurement avait entaillé son deltoïde, laissant une traînée écarlate sur sa peau bronzée et ses tatouages d'épines noires. Je m'agenouillai devant lui sur la fourrure avec une compresse stérile et un flacon

d'antiseptique de la trousse médicale du chalet.

— Ne bouge pas, murmurai-je en approchant le coton imbibé de sa blessure.

Dario ne cilla même pas sous la morsure de l'alcool pur. Ses prunelles noires ne quittaient pas mon visage, dévorant chaque trait, chaque tremblement de mes doigts sur sa peau brûlante. Sa main droite, lourde et puissante, vint se poser sur ma cuisse nue, exposée par la fente déchirée de ma robe de satin émeraude.

— Tu as tiré sans hésiter dans cette cuisine, Mila, gronda-t-il d'une voix rauque qui fit vibrer l'air de ma poitrine. Tu as sauvé la peau d'Adrian. Tu as combattu comme une louve de notre propre meute.

— Je ne pouvais pas les laisser vous abattre, répondis-je dans un souffle, mes doigts terminant d'appliquer le pansement avec une douceur qui contrastait avec la sauvagerie de la nuit. Vous avez une dette envers moi, De Sanctis.

— Une dette que j'ai l'intention de payer en chair, en sueur et en soupirs, répliqua-t-il dans un grognement

carnassier.

D'un mouvement souple et autoritaire, Adrian s'avança derrière moi. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le bois. Il avait retiré sa veste de smoking souillée et déboutonné les trois premiers boutons de sa chemise de soie blanche, révélant la naissance d'un torse athlétique et bronzé. Il tenait deux verres d'un cognac ambré et une serviette chaude imprégnée d'huiles essentielles d'eucalyptus et de bergamote.

Adrian posa les verres sur la table basse et posa ses deux mains fraîches sur mes épaules dénudées. Ses doigts massèrent mes trapèzes endoloris avec une maîtrise aristocratique qui m'arracha un soupir involontaire.

Le contraste entre la chaleur colossale de Dario devant moi et la présence aristocratique et glaciale d'Adrian dans mon dos m'arracha un frisson si violent que mes lèvres s'entrouvrirent dans un hoquet de surprise.

— Elle a été splendide ce soir, Dario, murmura Adrian contre la courbe de ma nuque, ses lèvres effleurant ma peau sensible tandis que ses doigts experts trouvaient la fermeture éclair invisible de ma robe de soirée. Une voleuse d'exception. Et une femme capable de faire plier deux

monstres à ses genoux.

— Fais-la tomber, Adrian, gronda Dario, son regard d'obsidienne ne quittant pas mes yeux troublés. Qu'on voie enfin ce qui se cache sous toute cette soie.

Le zip descendit dans un chuintement soyeux. La robe de satin émeraude glissa le long de mon corps, tombant sur le plancher en une flaque liquide de soie verte. Je me retrouvai vêtue uniquement d'un minuscule string en dentelle noire et de la rivière de diamants étincelante autour de mon cou, ma peau pâle illuminée par les reflets dorés et cramoisis du foyer ardent.

Dario laissa échapper un râle rauque d'admiration sauvage. Ses mains gigantesques empoignèrent mes hanches, me soulevant sans le moindre effort pour m'asseoir à califourchon sur ses cuisses musclées. Mon intimité brûlante entra en contact direct avec l'érection colossale et impérieuse qui tendait la toile de son pantalon de treillis.

Adrian ne s'écarta pas : il s'agenouilla derrière moi, plaquant son torse vêtu de soie blanche contre la cambrure de mes reins nus. Ses bras s'enroulèrent autour de ma taille, remontant avec une lenteur délicieuse pour venir cueillir mes

seins dressés dans ses paumes expertes, ses pouces faisant rouler mes tétons durcis par le désir incandescent.

— Regarde-nous, Mila, ordonna Adrian d'une voix basse, souveraine et d'un magnétisme étourdissant. Dis-moi que tu ne veux pas de ce feu qui te consume depuis la première seconde où tes yeux ont croisé les nôtres.

— Je... vous me rendez folle, haletai-je, ma tête basculant en arrière contre l'épaule d'Adrian, offrant ma gorge à ses baisers aristocratiques tandis que Dario empoignait ma nuque pour dévorer ma bouche dans un baiser sauvage, profond et affamé.

Nos langues s'enlacèrent avec une férocité triomphante. Dario goûtait ma reddition, buvant mes gémissements au moment même où la main droite d'Adrian descendait le long de mon ventre pour venir glisser deux doigts experts entre mes cuisses détrempées.

Une décharge électrique me fit arquer les reins dans un cri étouffé contre les lèvres de Dario. Les caresses d'Adrian étaient d'une précision chirurgicale, massant mon centre avec une maîtrise insolente qui me fit perdre toute notion du temps et de l'espace. Mon corps n'était plus qu'une onde de chaleur

liquide, vibrant sous les assauts conjoints des deux frères.

Dario défit sa boucle de ceinture d'un geste sec. D'une poussée puissante et assurée de son bassin, il aligna sa virilité monstrueuse contre mon entrée frémissante et s'enfonça en moi d'un seul coup, profond, total, sans la moindre retenue.

Un cri de volupté déchirante jaillit de ma gorge. La sensation de plénitude était si foudroyante, si monumentale, que des larmes d'extase perlèrent à mes cils. Dario occupait chaque millimètre de mon être, ses coups de reins lents et puissants martelant mon intimité au rythme de ses grognements de bête victorieuse.

— Ouvre les yeux et regarde-moi, Mila ! gronda Dario, ses yeux noirs brûlant d'une possession absolue. Tu es à nous. Tu seras toujours à nous.

— À vous... sanglotai-je de plaisir, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules d'acier tandis que mes hanches trouvaient d'elles-mêmes le tempo dévastateur de ses poussées.

Adrian, toujours collé contre mon dos, buvait mes larmes sur mes joues, ses lèvres trouvant le lobe de mon oreille pour y murmurer des promesses de règne et de gloire partagée. Sa

main ne cessait pas ses caresses expertes sur mon clitoris gonflé, synchronisant chaque pression avec les assauts profonds de son frère cadet.

La marée monta avec une violence inouïe. Mon corps entier se tendit comme la corde d'un arc avant de céder dans un cataclysme orgasmique sans précédent. Mon intimité se contracta convulsivement autour de l'acier de Dario dans une série de spasmes si intenses que ma vision devint floue, baignée d'étoiles incandescentes.

Dario poussa un rugissement rauque contre mon épaule, ses hanches claquant une dernière fois contre les miennes avant de déverser son flot brûlant au plus profond de mes entrailles. Au même instant, Adrian scella mes lèvres dans un baiser impérial, savourant les tremblements de mon extase comme le plus précieux des tributs.

CHAPITRE 9

NUIT ÉCARLATE

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Le feu qui purifie les âmes damnées ne s'éteint jamais : il ne fait que changer de sanctuaire. »

Lorsque Dario m'eut délicatement déposée sur l'épais tapis de fourrure devant les braises rougeoyantes, le silence du chalet ne fut troublé que par nos respirations lentes et apaisées. Mais la nuit était encore jeune, et Adrian n'avait pas encore réclamé ce qui lui revenait de droit.

D'un geste d'une grâce princière, Adrian me souleva dans ses bras comme si je ne pesais rien. Mes bras s'enroulèrent naturellement autour de son cou parfumé au vétiver et au cèdre. Il franchit l'arche de pierre menant à la chambre principale à l'étage, où un immense lit en mélèze massif était paré de draps de satin noir d'une douceur absolue.

Il m'allongea au centre du lit avec une infinie délicatesse, ses yeux d'acier gris brillant d'une lueur sombre et possessive. Dehors, le blizzard rugissait contre la charpente de mélèze, mais à l'intérieur de la chambre, l'air était saturé d'une chaleur enivrante.

— Dario t'a montrée la force brute de notre sang, Mila, murmura Adrian en retirant lentement sa chemise de soie pour la laisser choir au sol. Mais moi... je vais t'apprendre la soumission totale de l'esprit.

Son corps athlétique, sculpté avec une perfection classique, s'inclina sur le mien. Ses mains glissèrent le long de mes cuisses encore tremblantes de mon premier orgasme. Quand ses lèvres se posèrent sur l'intérieur de mon genou pour remonter le long de ma peau satinée, un gémissement involontaire m'échappa.

La bouche d'Adrian était un instrument de torture raffiné. Il ne se pressait pas. Il embrassait chaque parcelle de ma peau avec une dévotion presque religieuse : le creux de mes hanches, la ligne tendue de mon ventre, l'arrondi frémissant de mes seins où ses dents mordillèrent doucement mes tétons jusqu'à ce que je supplie son pardon.

— Adrian... je t'en prie... murmurai-je, mes doigts emmêlés dans ses cheveux sombres.

— Qu'est-ce que tu me supplies de faire, mon ange ? demanda-t-il, un sourire provocateur étirant ses lèvres à quelques millimètres de mon sexe humide.

— Prends-moi... fais de moi ce que tu veux...

Sa langue s'abattit alors sur mon intimité avec une voracité magistrale. Les vagues de plaisir se succédèrent à un rythme si violent que mon dos se cambra hors du matelas, mes talons s'enfonçant dans les draps de satin. Adrian buvait mon essence avec une faim insatiable, ses doigts maintenant fermement mes hanches pour m'empêcher de me dérober à son supplice exquis.

Chaque coup de langue était un ordre tacite, chaque succion une revendication absolue de mon âme. Je perdais tout contrôle, mes mains agrippant les montants du lit, mes lèvres gémissant des suppliques incohérentes dans la pénombre ambrée.

Quand je fus au bord de la rupture, au bord de crier grâce sous la déferlante de sensations, Adrian remonta le long de

mon corps. Ses yeux gris plongèrent dans les miens avec une intensité qui me perça jusqu'au cœur.

— Tu m'appartiens, Mila. Ni à la justice, ni à tes remords. À nous seuls.

— À vous... sanglotai-je dans un souffle de soumission extatique.

Il écarta mes cuisses avec autorité et s'enfonça en moi avec une lenteur majestueuse et implacable. La sensation de son érection longue, dure et fiévreuse pénétrant mon intimité déjà chauffée à blanc m'arracha un cri étouffé qui résonna sous les poutres anciennes.

Adrian commença un va-et-vient régulier, profond, souverain. Chaque coup de rein était une revendication silencieuse, chaque friction une marque indélébile sur mon âme. Dario entra alors dans la chambre, s'accoudant au chambranle de la porte pour observer notre étreinte avec un sourire de prédateur comblé, savourant la vue de sa louve soumise sous les assauts de son aîné.

Dario s'approcha du lit, se penchant pour dévorer ma bouche pendant qu'Adrian continuait ses assauts au creux de

mes reins. Coincée entre les deux frères, adorée, possédée, couronnée dans la luxure la plus pure, je perdis pied.

Les deux frères se synchronisaient dans une chorégraphie d'une sensualité dévastatrice. Les mains de Dario parcouraient mes hanches et mes cuisses, ses lèvres murmurant des louanges sauvages à mon oreille, tandis qu'Adrian accélérait la cadence de ses poussées, me menant d'une main ferme vers le bord du gouffre.

L'orgasme qui me submergea fut une tornade de feu blanc qui pulvérisa mes dernières défenses. Mes bras se serrèrent autour des épaules d'Adrian, mes ongles laissant des griffures écarlates sur son dos musclé tandis qu'il accélérait la cadence dans un râle de libération absolue, déversant sa semence brûlante au fond de mon sanctuaire conquis.

Il s'effondra sur moi, son front posé contre le mien, nos cœurs battant à l'unisson dans la pénombre de la nuit alpine.

Dario s'allongea de l'autre côté de moi sur le grand lit, glissant son bras lourd sous ma nuque pour m'attirer contre son torse chaud et protecteur. Adrian enlaça ma taille depuis mon dos, sa main posée sur mon cœur battant.

— Tu as trouvé ta vraie place, Mila, chuchota Dario dans mes cheveux, sa voix n'étant plus qu'un grondement de tendresse sauvage. Plus personne n'osera te chasser.

— Et nous brûlerons le monde s'il tente de te reprendre, scella Adrian d'un baiser protecteur entre mes omoplates.

Prise en étau entre les deux monstres les plus redoutés d'Europe, bercée par leurs souffles réguliers, je m'endormis enfin.

Pour la première fois depuis la mort de mon père, je ne fuyais plus personne.

QUATRIÈME PARTIE

LE RÈGNE DES TÉNÈBRES

❖ ❖ ❖

« À trois, on ne courbe jamais l'échine devant personne. »

CHAPITRE 10

LE CHOIX DES ARMES

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« La liberté n'est pas l'absence de chaînes : c'est le pouvoir de choisir qui aura le droit de poser ses mains sur votre couronne. »

Le lendemain matin, une lumière boréale et cristalline inondait le grand salon du chalet. Les sommets alpins se découpaient sur un ciel d'azur immaculé, dominant une mer de nuages cotonneux suspendus au-dessus des vallées suisses.

Je m'étais levée la première, vêtue d'une chemise en popeline blanche appartenant à Adrian qui flottait autour de mes cuisses nues. Une tasse de café noir fumait entre mes paumes. Mes muscles gardaient l'empreinte délicieuse et courbaturée de notre nuit d'abandon, chaque battement de mon cœur résonnant d'une force nouvelle et souveraine.

Un bruit de pas mesuré se fit entendre sur le plancher en mélèze. Adrian s'avança, d'une élégance impeccable dans un

pantalon de flanelle anthracite et un pull en cachemire noir. Son visage avait retrouvé son calme magistral, mais au fond de ses yeux gris brillait désormais une dévotion absolue, sans faille.

Il déposa deux objets sur la table en bois massif devant moi.

Le premier était un passeport diplomatique suisse flambant neuf, portant ma photographie et le nom de Vivienne Ramos. Le second était une carte bancaire noire en titane massif, émise par une banque privée de Vaduz, reliée à un compte offshore crédité de cinq millions d'euros.

— Le décryptage du registre d'Orlov est achevé, annonça Adrian de sa voix égale et magnétique. Ses alliés maritimes à Rotterdam ont capitulé à l'aube. Le cartel Orlov n'est plus qu'un tas de cendres dans l'histoire criminelle européenne.

Je baissai les yeux vers les documents posés sur la table.

— Et mon frère ? demandai-je doucement.

— Nathan a reçu ce matin un virement irrévocable de deux millions et demi d'euros provenant d'une fondation philanthropique basée à Genève, répondit Adrian en croisant

les bras. Ses frais de scolarité, son logement d'étudiant et son avenir de médecin sont garantis pour les dix prochaines années. Personne ne fera jamais le lien entre cette bourse et tes activités.

Dario entra à son tour dans le salon, une tasse de café à la main, un pantalon de treillis noir soulignant sa démarche féline. Son torse nu arborait fièrement les griffures que mes ongles y avaient tracées pendant la nuit. Il s'arrêta à mes côtés, posant sa paume chaude sur ma hanche avec une tendresse protectrice qui me fit frémir.

— Tu as ta liberté, Mila, dit Dario d'une voix plus rauque que d'ordinaire, sans quitter mes yeux. Ce passeport te permet de franchir n'importe quelle frontière du globe sans qu'Interpol ne pose de questions. Un jet privé est prêt sur le tarmac de Sion. Tu peux aller où tu veux. Rio, Tokyo, les îles grecques...

Le silence retomba sur la pièce, lourd, dense, suspendu à ma décision.

Je regardai le passeport. La promesse d'une vie tranquille, anonyme, sous le soleil d'un pays lointain. La vie que j'avais cru désirer pendant dix ans en forçant des coffres pour

survivre.

Puis je levai les yeux vers les deux frères De Sanctis. Adrian, le roi d'argent capable de plier des gouvernements à sa volonté. Dario, la bête loyale prête à déchiqueter le monde pour préserver mon sourire.

Sans un mot, je saisis le passeport entre mes doigts.

Je m'avançai lentement vers l'âtre où les braises du matin rougeoyaient encore.

Et sous le regard médusé de Dario et le sourire impérial d'Adrian, je lâchai le document officiel au cœur des flammes.

CHAPITRE 11

LA REINE DE L'OMBRE

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« Lorsqu'on a goûté au règne des loups, on ne retourne jamais ramper parmi les agneaux. »

Le livret bleu marine s'enflamma en une seconde. Les feuilles de papier officiel se recroquevillèrent dans les braises, laissant s'échapper une volute de fumée bleue avant de se consumer en cendres grises volantes.

Dario ouvrit la bouche, stupéfait, sa tasse de café suspendue à mi-chemin entre ses lèvres et la table. Adrian, lui, ne fit pas un geste. Une lueur d'admiration sauvage s'alluma dans ses yeux gris d'acier, chassant toute trace de froideur calculatrice.

— Qu'est-ce que tu viens de faire, Mila ? gronda Dario en s'approchant de moi avec de grands pas d'ours intrigué. Tu viens de brûler cinq millions d'euros et une vie propre sur une

plage tropicale.

Je me retournai face aux flammes, croisant les bras sur la chemise d'Adrian qui flottait autour de mon corps. Mes pieds nus ancrés dans le mélèze du plancher, je soutins le regard des deux hommes avec toute l'insolence et l'autorité dont mon sang était capable.

— Je ne suis pas faite pour les plages tropicales, répondis-je d'une voix claire, ferme, qui résonna dans chaque recoin du chalet. Je ne suis pas une touriste qui sirote des cocktails en attendant que la vieillesse l'emporte. Je suis une fille de la nuit. Une prédatrice qui sait ouvrir n'importe quelle porte du monde et qui a abattu deux tueurs hier soir pour vous sauver la vie.

Adrian fit trois pas vers moi. Son sourire était le plus beau et le plus terrifiant que j'aie jamais vu : le sourire d'un souverain qui vient de trouver sa reine.

— Alors reste avec nous, Mila, murmura Adrian en tendant la main pour caresser ma joue avec une infinie dévotion. Pas comme une captive. Pas comme une employée.

— À trois conditions, le coupai-je d'un ton sans appel.

Dario laissa échapper un éclat de rire rauque, secouant sa tête sombre :

— Écoute-la, Adrian. Elle n'a même pas de culotte sous ta chemise et elle nous pose déjà des conditions d'armistice !

— Tais-toi, Dario, et écoute, répliqua Adrian d'un ton faussement sévère sans détacher ses yeux des miens. Quelles sont tes conditions, petite reine ?

— Première condition : mon frère Nathan ne doit jamais, au grand jamais, entendre parler de vos affaires ou des miennes. Sa vie de médecin doit rester blanche comme la neige.

— Accordé, répondit Adrian sans la moindre hésitation. Nathan est sous la protection inviolable du clan De Sanctis. Quiconque s'approchera de lui avec de mauvaises intentions sera éliminé avant d'avoir posé le pied sur le campus de Lausanne.

— Deuxième condition : je ne suis pas un trophée qu'on enferme dans une suite dorée. Si nous menons des opérations, je fais partie intégrante du commandement. Mes talents de crochetage, d'infiltration et d'effacement numérique valent

dix de vos meilleurs mercenaires.

Dario posa sa main colossale sur mon épaule, son pouce traçant un cercle brûlant sur ma clavicule :

— Accordé aussi, petite louve. Tu as prouvé hier soir que tes coudées valaient les miennes. Tu seras notre fer de lance.

— Et la troisième ? demanda Adrian, un sourcil arqué avec une curiosité gourmande.

Je fis un pas de plus vers eux, réduisant l'espace jusqu'à ce que mon corps effleure les leurs. Mon regard glissa de l'acier gris d'Adrian au noir profond d'obsidienne de Dario.

— Vous ne me partagez pas parce que vous êtes des monstres qui s'ennuient, dis-je dans un murmure brûlant. Vous me partagez parce que vous m'aimez tous les deux d'une obsession égale, sans secret et sans mensonge entre nous trois. Ce qui est à l'un appartient aux trois. Nous régnons ensemble, ou nous brûlons ensemble.

Un silence solennel s'abattit sur le chalet.

Adrian sortit de sa poche une chevalière en platine massif gravée d'une vipère d'argent enserrant une dague sertie d'un

rubis. Il la fit glisser à mon annulaire droit. La bague était lourde, glaciale, marquant ma peau d'un sceau d'allégeance royale.

Dario dégaina sa dague de combat, entaillant légèrement le bout de son index avant de faire de même sur celui d'Adrian et sur le mien. Nous pressâmes nos trois doigts ensemble, mêlant nos sangs dans une goutte pourpre qui scella notre destin.

Puis, Adrian posa sa main droite sur ma nuque, attirant mon front contre le sien dans un geste de reconnaissance sacrée. Au même instant, les deux bras puissants de Dario s'enroulèrent autour de ma taille, me soulevant contre lui dans une étreinte protectrice indestructible.

— Nous régnons ensemble, Mila, murmura Adrian, ses lèvres scellant le pacte sur ma tempe.

— Jusqu'à ce que la mort vienne nous chercher, gronda Dario en scellant mes lèvres d'un baiser sauvage et triomphant.

ÉPILOGUE

L'EMPIRE DES CENDRES

❖ *Point de vue : Mila* ❖

❖ ❖ ❖

« À trois, on ne craint ni les rois de la terre ni les juges de l'enfer. On leur impose notre propre justice. »

Un an plus tard.

La brise tiède de la Méditerranée agitait les tentures de soie blanche de la terrasse panoramique du casino de Monte-Carlo. Au-dessous de nous, les super-yachts amarrés au port Hercule scintillaient de mille feux dans la nuit étoilée de la principauté. Parmi eux, notre propre navire de soixante mètres, *L'Ombre Noire*, fendait les flots avec son héliport privé et sa coque en titane furtif.

Dans le grand salon privé de la suite présidentielle, une table de baccara en acajou avait été dressée. Des coupes de champagne millésimé reposaient sur des sous-verres en argent massif.

J'étais vêtue d'une robe de haute couture en velours noir fendu jusqu'à la hanche, un collier de rubis birmans illuminant mon décolleté plongeant. Mes cheveux tombaient en boucles souples sur mes épaules dénudées. Sur ma cheville gauche, un fin bracelet en or blanc gravé aux armoiries de la vipère et de la dague rappelait mon appartenance à l'empire le plus craint d'Europe. Et à mon doigt brillait la chevalière de souveraine.

Adrian était assis au bout de la table, vérifiant sur un écran crypté les dernières transactions maritimes en mer Noire. L'anéantissement du réseau Orlov avait laissé le champ libre : les De Sanctis contrôlaient désormais un corridor commercial inviolable depuis les Balkans jusqu'aux coffres des banques privées genevoises.

Dario entra depuis le balcon, un verre de bourbon fumé à la main, sa chemise noire ouverte sur son torse orné de ses éternels tatouages d'épines. Il s'arrêta derrière mon fauteuil en velours, posant ses deux mains lourdes sur mes épaules avec cette possessivité familière et rassurante qui n'avait cessé de croître depuis notre nuit au chalet.

— Le rapport de surveillance de Lausanne vient d'arriver, murmura Adrian en levant les yeux de sa tablette avec un sourire calme. Ton frère Nathan a validé son examen de cardiologie avec la mention la plus haute du canton. Il a été nommé chef de clinique adjoint ce matin.

Un soulagement doux et profond inonda ma poitrine. Mes yeux s'adoucirent, mais mon sourire resta celui d'une reine des ombres.

— Il est heureux ? demandai-je.

— Il est parfaitement heureux, confirma Dario en déposant un baiser mordant dans le creux de mon cou. Il pense qu'une fondation caritative de Zurich continue de lui verser sa rente d'études. Il ne saura jamais que chaque centime de son loyer a été arraché aux poches des criminels les plus vicieux du continent.

Deux parrains du syndicat calabrais entrèrent dans le salon, flanqués de gardes du corps nerveux. Ils s'inclinèrent profondément devant la table, leurs regards évitant soigneusement les prunelles menaçantes de Dario.

— Madame De Sanctis, dit le doyen italien d'une voix déférente en m'offrant un dossier en cuir scellé à la cire. Les accords de transit pour les ports de Gênes et de Livourne sont ratifiés. Nous attendons uniquement votre validation.

Je parcourus le contrat des yeux avec l'assurance glaciale d'Adrian. D'une plume d'or, j'apposai ma signature au bas du parchemin avant de le lui tendre :

— Deux pour cent de redevance supplémentaire pour la fondation médicale de Lausanne, dis-je d'un ton sans réplique. Sinon vos cargos resteront bloqués au large.

Le parrain déglutit, jeta un coup d'œil suppliant à Adrian qui se contenta de siroter son champagne sans un mot, et s'inclina :

— Ce sera fait, Madame.

Dès que les Italiens eurent quitté la pièce, Dario éclata de rire, m'attirant contre lui pour m'asseoir sur ses cuisses musclées :

— Tu as vu sa tête ? gronda-t-il, ses mains glissant sous le velours de ma robe. Tu lui as fait plus peur que si je lui avais collé mon fusil sur la tempe.

Adrian se leva, contourna la table et vint s'asseoir sur le rebord de mon accoudoir. Il prit ma main gauche entre les siennes, faisant briller le rubis à mon doigt avant de porter mes phalanges à ses lèvres.

— Nous avons rendez-vous demain à Naples avec la commission maritime, dit Adrian d'une voix basse, son regard gris vibrant de cette intensité érotique qui continuait de me consumer chaque nuit. Ils veulent négocier de nouvelles routes de passage.

— Et qu'est-ce que nous allons leur répondre ? demandai-je avec un éclair malicieux dans les yeux.

Dario déposa un baiser brûlant sur mes lèvres, relayé par Adrian qui scella mon cou d'une caresse possessive :

— Nous allons leur dire que la Méditerranée a une nouvelle souveraine. Et que ceux qui refusent de s'agenouiller devant elle apprendront à nager avec les requins.

Je fermai les yeux, savourant la chaleur de mes deux protecteurs, de mes deux amants, de mes deux rois.

J'avais commencé ma vie comme une orpheline solitaire suspendue au-dessus du vide genevois pour quelques billets

de banque.

Aujourd'hui, j'étais Mila Laurent De Sanctis.

Et l'Europe entière tremblait sous notre ombre.

ANNEXES EXCLUSIVES

LES DOSSIERS DU CERCLE VIP

❖ ❖ ❖

« Propriété exclusive du Cercle De Sanctis. Édition privée Zaria Vane. »

POSTFACE

NOTE SECRÈTE DE L'AUTEURE

❖ ❖ ❖

« Écrire l'ombre, c'est révéler la seule lumière qui ne s'éteint jamais. » — Zaria Vane

Chères lectrices, chers membres privilégiés de mon Cercle VIP,

Ce roman court inédit, *Les Secrets de l'Ombre*, est né d'une envie dévorante : vous offrir un condensé pur d'adrénaline, de danger et de passion torride sans le moindre compromis.

Lorsque j'ai conçu l'histoire de Mila Laurent et des frères Adrian et Dario De Sanctis, j'ai voulu revisiter les dynamiques qui vous font vibrer dans mes romans les plus sombres : une héroïne farouchement indépendante, dotée d'une compétence redoutable qui force le respect des hommes les plus dangereux de son époque, et deux prédateurs moraux aux personnalités complémentaires qui refusent de se faire la

guerre pour la posséder.

Adrian est l'esprit, la glace, le pouvoir feutré des salons aristocratiques et des comptes bancaires inviolables. Dario est le corps, le feu, la force brute protectrice et le célèbre trope « Touch her and die » poussé à son paroxysme. Face à eux, Mila ne courbe jamais l'échine : elle les transforme en ses souverains tout en se couronnant elle-même à leurs côtés.

Ce texte a été écrit exclusivement pour vous, les lectrices fidèles qui me soutenez au quotidien sur Instagram, TikTok et par vos retours passionnés. Vous retrouverez dans mes prochains tomes cette même intensité émotionnelle, cette même écriture au scalpel et cette tension charnelle qui ne laisse aucun répit.

Merci d'avoir franchi les portes de l'Olympe Noir avec moi. Gardez le secret de ces pages entre nous... et que vos nuits soient peuplées de magnifiques monstres.

Avec toute ma passion et ma gratitude la plus sincère,

Zaria Vane

DOSSIER VIP

LES DOSSIERS SECRETS DE L'OLYMPE NOIR

❖ ❖ ❖

« Propriété exclusive du Cercle De Sanctis. Toute copie non autorisée sera sanctionnée d'une balle dans la nuque. »

FICHE CLANDESTINE N°01 : MILA LAURENT (Code Interpol : Fantôme Rive Droite)

• Âge : 23 ans. Nationalité d'origine : Française (Marseille). Statut actuel : Souveraine associée du Consortium De Sanctis.

• Spécialité : Maître-serrurière, infiltrations acrobatiques de haute voltige, piratage de systèmes de sécurité biométriques et cryptage quantique.

• Signes distinctifs : Chevelure châtain ondulée aux reflets cuivrés, yeux vert émeraude perçants, cicatrice fine de dix millimètres sur la clavicule gauche.

• Profil psychologique : Fière, hyper-protectrice envers son frère cadet Nathan, hermétique à la soumission

conventionnelle. Sa force réside dans sa vitesse d'adaptation et son refus absolu de céder à la panique sous le feu ennemi.

FICHE CLANDESTINE N°02 : ADRIAN DE SANCTIS (Le Don & Le Stratège)

• Âge : 30 ans. Rôle : Chef suprême de la dynastie De Sanctis.
• Caractéristiques : 1m89, regard gris d'acier, élégance vestimentaire irréprochable (costumes trois pièces sur mesure). Ancien officier d'état-major du renseignement financier helvétique avant de reprendre les rênes de l'empire familial.
• Méthode : Calculatrice, méthodique, diplomatie armée. Adrian ne perd jamais son sang-froid. Il anticipe chaque coup trois coups d'avance et contrôle les flux financiers de l'Europe centrale d'une simple signature.

FICHE CLANDESTINE N°03 : DARIO DE SANCTIS (L'Exécuteur & Le Rempart)

• Âge : 28 ans. Rôle : Commandant des opérations de terrain et de la sécurité du clan.
• Caractéristiques : 1m93, bâti comme une forteresse musculaire, yeux d'ébène profonds, cicatrice de combat sur la

pommette droite. Corps orné de tatouages rituels d'épines noires le long des bras et du dos.
• Méthode : Brutale, instinctive, létale. Spécialiste du combat rapproché à mains nues et des armes de gros calibre. Protecteur féroce : sa dévotion envers Mila confine à l'idolâtrie armée.

FICHE CLANDESTINE N°04 : VIKTOR ORLOV (L'Oligarque Déchu)

• Âge : 54 ans. Ancien chef du cartel d'Odessa et trafiquant d'armes international. Éliminé lors de la purge de Zurich après la saisie de son registre secret.

LES LIEUX MYTHIQUES DE L'UNIVERS DE SANCTIS

1. La Tour Altaïr (Genève) : Quarante-sept étages de verre miroir et d'acier surplombant le lac Léman. Le quartier général officiel des holdings financières et le penthouse privé d'Adrian.
2. L'Olympe Noir (Valais) : Forteresse d'altitude creusée dans le granit alpin suisse. Héliport souterrain, complexe d'entraînement militaire, baies blindées résistant aux roquettes antichar.

3. Le Grand Hôtel Dolder (Zurich) : Palace séculaire perché sur l'Adlisberg où s'est déroulée la chute sanglante d'Orlov.
4. Le Chalet du Simplon : Refuge de cèdre brut et d'ardoise au pied des glaciers, lieu de la capitulation sensuelle et du pacte éternel du triumvirat De Sanctis.
5. Le Yacht L'Ombre Noire (Monte-Carlo) : Navire furtif de soixante mètres battant pavillon monégasque, base navale du nouveau triumvirat.

CLUB PRIVÉ

REJOINDRE LE CERCLE VIP

❖ ❖ ❖

« L'aventure ne fait que commencer. »

Merci d'avoir lu *Les Secrets de l'Ombre*.

Pour ne rien manquer des prochaines parutions de Zaria Vane, découvrir des scènes bonus exclusives, participer aux tirages au sort de dédicaces et voter pour les bonus des prochains tomes :

• Site officiel : **zaria-vane.com**
• Lettre d'information VIP : **zaria-vane.com/newsletter**
• Contact privilégié : **contact@zaria-vane.com**
• Instagram : **@zaria_vane_darkromance**
• TikTok : **@zaria.vane**

Partagez vos impressions et vos citations favorites avec le hashtag officiel :
#LesSecretsDeLOmbre #ZariaVane